

Revue de presse

Benjamin Walter

texte et mise en scène de Frédéric Sonntag

Création 2015-2016

Cie AsaNisiMasa - Frédéric Sonntag

LE MATRICULE
DES ANGES

avril 2017 par Patrick Gay-Bellile



À la recherche de l'auteur perdu

LA NOUVELLE PIÈCE DE FRÉDÉRIC SONNTAG EST UN JEU DE PISTE EN FORME DE QUÊTE PHILOSOPHIQUE. OU L'INVERSE...

Benjamin Walter est un texte que l'on pourrait qualifier de pop-up : il se déplie dans tous les sens, et de la littérature à la géographie en passant par la philosophie, le théâtre et le roman policier nous emmène à toute allure aux quatre coins de l'Europe. Trente personnages, plus tous les autres, un personnage central joué à chaque chapitre par un acteur différent, une importante partie narrative à partager entre tous les acteurs, l'utilisation, maintenant habituelle, d'un nouveau type de ponctuation qui permet de marquer aussi bien les paroles interrompues que les répliques chevauchées, une compagnie en répétition censée jouer la pièce en train de s'écrire dont l'auteur poursuit à travers l'Europe un autre auteur qui a cessé d'écrire et disparu depuis et dont il voudrait faire le personnage central d'un documentaire, cette quête constituant elle-même le thème de la pièce... Frédéric Sonntag construit des laby-

rinthes, des effets de miroir, des mises en abyme, il jongle délicieusement avec le vrai, le faux et le possible, il convoque Brecht, Kafka, Deleuze, Baudelaire, Roberto Bolaño et Peter Falk, il multiplie les citations et réussit malgré tout cela à ne pas nous perdre. Bien au contraire ! Il nous tient en haleine sans que jamais nous ne perdions le fil du récit. Sans que jamais nous ne perdions de vue l'auteur tissant méticuleusement sa toile. *Benjamin Walter* est une sorte d'enquête policière. Il en a le rythme, la virtuosité, les rebondissements et la progression.

Situé dans la veine de *Georges Kaplan*, l'un des derniers textes de Sonntag, et précédant la parution d'un troisième opus venant boucler la trilogie, *Benjamin Walter* joue d'abord avec la notion de personnages : le personnage principal porte le prénom de l'auteur, et l'on voit très vite que les similitudes ne s'arrêtent pas là. Auteur et metteur en scène, comme Frédéric Sonntag, le Frédéric de la pièce nous parle

de sa vie, et c'est peut-être l'auteur qui d'une certaine manière nous parle de la sienne. Benjamin Walter, l'auteur disparu, est bien sûr une référence forte à Walter Benjamin, le philosophe et critique allemand, disparu à la frontière espagnole en 1940, probablement suicidé, mais dont le corps n'a jamais été retrouvé. Et la référence première du prologue, Fernando Pessoa, nous donne, non pas la clé, ce serait beaucoup trop simple, mais une idée de clé, ou du moins une idée de l'endroit où pourrait se trouver quelqu'un qui aurait entendu parler d'une possibilité de clé.

L'auteur joue avec les codes du théâtre, avec la notion de représentation. Il manipule la photo, la vidéo, les projections diverses, les voix off ; et les conversations se poursuivent à travers l'espace pour passer du direct au différé, du live au rapporté. Pour tenter de comprendre la disparition de Benjamin Walter et sa décision brutale d'arrêter l'écriture : « *Lorsqu'un auteur renonce à écrire, c'est qu'il fait l'expérience de l'échec du langage. C'est que le langage lui apparaît impuissant à dire le monde, à exprimer la réalité.* » Mais il est difficile de disparaître vraiment sans laisser de traces. Certains l'ont vu, ont parlé avec lui, des objets trouvés témoignent d'un passage. Alors : « *S'enfoncer un peu plus dans l'inconnu. Se perdre encore davantage. Effacer ses traces.* » Et pendant ce temps les comédiens vivent une situation paradoxale que l'un d'entre eux résume assez bien : « *En même temps, renoncer à un projet sur le renoncement, c'est pas complètement idiot. Moi ce que je propose c'est qu'on répète ce projet et qu'à la dernière minute on renonce à le faire, et qu'ensuite on monte un autre projet sur le renoncement du premier projet, où chacun témoignerait de son expérience du renoncement du projet précédent.* »

Enfin, Frédéric découvrira le projet Odraček conçu pour sauver les livres menacés par la destruction des bibliothèques brûlées, anéanties, saccagées par les hommes. Parti à la recherche de lui-même, il finira par se retrouver, bouclant un parcours, mais ouvrant un avenir. « *Tu vas reprendre ta route. (...) Tu vas essayer de tracer un chemin comme le rêvait Pessoa : "Un chemin conduisant d'un lieu d'où personne ne vient vers un lieu où personne ne va."* » Réjouissant. **Patrick Gay-Bellile**

Benjamin Walter, de Frédéric Sonntag
Éditions Théâtrales, 180 pages, 18 €

L'avant-scène théâtre

le 10 mars 2017 par Armelle Héliot

Questions de solitude - La quinzaine d'Armelle Héliot



Benjamin Walter, de et mis en scène par Frédéric Sonntag au Théâtre de la Cité internationale. © Gaelic

Chef de troupe, écrivain, metteur en scène, Sonntag aime les mystères à la Borges ou à la Bolaño. Il y a quatre ans, il avait construit un spectacle très intéressant, une « vraie-fausse » enquête sur le personnage qui donnait son titre à la « pièce », *George Kaplan*. Un personnage de fiction, le personnage qui est au centre du film *La Mort aux trousses* d'Alfred Hitchcock. Un personnage qui n'est qu'un leurre, dans le film. Il est inventé pour manipuler le héros. On avait découvert alors un travail de troupe, une quête assez bizarre, étoffée de montage vidéo. Frédéric Sonntag et ses amis offraient un spectacle très malin et assez concis dans notre souvenir.

En fait il s'agissait du premier volet d'une trilogie dont le dernier moment sera consacré à B. Traven, autre écrivain, autre homme à identités multiples.

Écrivain allemand, comédien, très impliqué dans les combats politiques, de son vrai nom Otto Freige, il mourut à Mexico en 1969. Il est très célèbre pour avoir inspiré l'un des plus grands films de John Huston, *Le Trésor de la Sierra Madre*.

Au Théâtre de la Cité internationale, *Benjamin Walter* est également une enquête sur un romancier qui aurait cessé d'écrire en 2011 et qui a disparu. Ses amis se réunissent. Ils s'écoutent un peu parler. Et Frédéric – prénom du personnage – se lance à la recherche du disparu, traversant l'Europe en un périple de plus de 7 000 kilomètres. Le périple théâtral, lui, débute et s'achève devant une porte close, à Lisbonne, ville d'un poète fou d'hétéronymes. Le poète de *L'Intranquillité*. Et justement, on est tout près de la Casa Fernando Pessoa...



Benjamin Walter, de et mis en scène par Frédéric Sonntag au Théâtre de la Cité internationale. © Gaelic

On le voit, auteur dramatique, Frédéric Sonntag choisit le romanesque. On ne peut s'interdire de penser aux écrivains qui aimaient inventer des histoires très liées à l'histoire littéraire. On pense à Borges. On pense à Roberto Bolaño et notamment à *2666*, livre de cinq très amples mouvements dont le fil conducteur est justement la quête, d'Europe aux Amériques, d'un écrivain fascinant. On pense à Julien Gosselin. Mais Sonntag n'imité pas. Il est sur les mêmes terres, recherche les mêmes expériences et Benjamin Walter a été créé en octobre 2015 alors que *2666* date de juin 2016. Et il est d'ailleurs très intéressant de les voir frayer les mêmes chemins dans des terres vastes. Une scénographie changeante de Marc Lainé, enrichie de vidéos originales et montages – extraits de films célèbres, notamment –

une création de Thomas Rathier et d'une composition musicale de Paul Levis. Ils sont neuf comédiens pour donner corps au texte, littéralement. Les personnages, leurs questionnements, leurs naïvetés parfois, leur légère satisfaction. Ils sont bien, sympathiques, justes. Tout cela manque un peu d'humour. Tous sont jeunes et l'auteur est un peu du côté de la blague sophistiquée qui ne s'adresse qu'à ceux qui savent, à ceux qui ont lu des livres. Or, dans un festival de compositions de personnages, un interprète qui a talent, métier, humour, lui, parvient sans trahir le propos, à nous faire rire.

Diversité, on le voit, mais que les comédiens soient seuls avec un texte ou qu'ils le défendent à deux ou en troupe, un voile de mélancolie a été jeté sur les scènes.

A. H.



Le 4 mars 2017 par Patrick Sourd

Réservez : Les spectacles à ne pas manquer cette semaine

Au Théâtre de la Cité internationale, jusqu'au 7 mars du côté du théâtre on va découvrir Benjamin Walter, un spectacle écrit et mis en scène Frédéric Sonntag qui joue de pudeur pour ne pas se réclamer d'être un hommage au penseur critique que fut Walter Benjamin. Une enquête aux allures de road movie à la recherche d'un double contemporain de celui qui préféra le suicide à un exil qu'il pensait devoir vivre sans qu'il n'ait jamais de fin.

“Dès le début, on explique que Benjamin Walter n'est pas Walter Benjamin, précise le metteur en scène. Mais, bien sûr, en menant l'enquête, le personnage de Frédéric va révéler des séries d'échos entre l'un et l'autre.”

ma culture

L'ACTUALITÉ DES ARTS VIVANTS

Le 3 mars 2017 par Colyne Morange

Avec Benjamin Walter, Frédéric Sonntag nous livre le deuxième volet de son triptyque autour de l'identité, sur les traces d'un personnage absent. Il relève ici le défi du road trip théâtral, entre autofiction et réalité.

Il est question d'un auteur disparu - Benjamin Walter - et d'un metteur en scène un peu perdu - Frédéric - qui, ne parvenant à monter la production de son prochain spectacle - voire même à trouver son sujet - se lance à la recherche cet auteur mystérieux, abandonnant sa troupe quelques jours avant le début des répétitions, l'invitant à commencer sans lui. Progressivement, cette quête va se transformer en voyage, puis en errance à travers l'Europe, sur les traces de ce grand artiste qui a décidé d'« arrêter d'écrire ».

C'est avec une grande agilité que Sonntag, ses comédiens et musiciens nous racontent cette histoire, entrelaçant habilement les intrigues et les temporalités. Une construction dramaturgique et scénique très cinématographique, où fantôme, réalité et fiction cohabitent. En parallèle à l'errance solitaire du metteur en scène, qui accumule les chambres d'hôtel, les rencontres et les traces laissées par Benjamin Walter, on assiste à l'errance artistique de son équipe en salle de répétition. Et en négatif, le portrait de l'auteur disparu se construit, à coup de témoignages, d'écrits laissés ici et là - notamment un journal de bord - indices qui vont petit à petit devenir des « signes » pour Frédéric. Une trame dramatique complexe soutenue par une scénographie mouvante, où les images scéniques et les situations se font écho : un cauchemar de Frédéric dans un train se transforme en improvisation des comédiens en répétition ; un bureau de douane devient, grâce à un brusque changement lumineux, un bureau de production parisien. Images en miroir, phrases et répliques répétées, des procédés familiers, mais efficaces et bien ficelés.

La vidéo intervient également, sous plusieurs formes, jouant le « documentaire », et apportant un goût de réalité à la fiction : témoignages d'inconnus qui ont rencontré Walter, photographies prises par Frédéric, relatant les étapes de son parcours...

Fidèle à ses habitudes, Sonntag place la musique live au cœur de son esthétique scénique. De longs riffs de guitare accompagnent les passages narratifs au micro. Des mélodies post-rock, des guitares électriques, claviers, des mélodies mélancoliques fredonnées pendant que les comédiens, jouant leurs propres rôles, débattent sur un concept de pièce possible, ou tandis que Frédéric découvre une énième relique de Walter, de l'autre côté de l'Europe. Des astuces scéniques et ambiances musicales qui évoquent bien des spectacles vus récemment - notamment lorsqu'à certaines scènes assez « théâtrales » succèdent brutalement des narrations chorales, interprètes en ligne à l'avant-scène, face public, sur de jolies nappes électriques. On y perçoit également des réminiscences de la vague belge des années 2000, quand l'un des comédiens s'adonne à une chorégraphie flottante tandis que les autres boivent des bières et se fâchent et jouent au quotidien.

En ce qui concerne les influences, pas de doutes, la pièce foisonne de références littéraires. Sont cités à tort et à travers Bolano, Kafka, Baudelaire, Walter Benjamin, Brecht, constellation d'auteurs et penseurs pour lesquels Sonntag ne cache pas son admiration. On pourrait même penser qu'il cherche, à travers son personnage d'auteur disparu, à trouver une place dans cette lignée, revendiquer une filiation vis à vis de ses pères littéraires.

Il n'en reste pas moins que la pièce a beau être bien ficelée, elle a une tendance relativement bavarde. À la question de la recherche d'identité se substitue une interrogation sur l'acte artistique, son procédé, son sens - interrogation largement appuyée lors des séquences très « méta », où la troupe cherche comment représenter la quête de son metteur en scène, et se demande d'où partir, comment raconter, quel intérêt ? Et la pièce bascule ensuite dans l'historico-politique à mesure que Frédéric s'enfonce dans l'Europe de l'Est. Elle s'achèvera en un pamphlet à la limite du pédagogique, où sont listées toutes les bibliothèques disparues, brûlées ou détruites par les régimes totalitaires successifs. La volonté de faire se rencontrer petite et grande histoire est belle et ambitieuse. Mais peut-être la pièce cherche-t-elle un peu trop à donner des réponses aux spectateurs...

Il y a certes un décalage entre ce goût revendiqué pour l'errance, et l'ultra maîtrise qui se dégage du spectacle, de la structure du texte à la mise en scène, jusqu'au jeu des acteurs. Tout semble précisément orchestré, agencé. La pièce, finalement, n'erre pas beaucoup.

Sonntag semble vouloir nous adresser un message : nous inviter à suivre cette démarche, suivre les traces d'un Benjamin Walter à notre tour - «se perdre, ce serait pour mieux se trouver » ? s'exclame naïvement un des protagonistes ; ou peut-être pour trouver un rôle à jouer dans l'Histoire ? Ou juste pour avoir une histoire à raconter ?

Quoi qu'il en soit, le sujet est assez récurrent en ces temps de grisaille politique et économique, et Frédéric Sonntag, témoin de son temps, n'est pas le seul à nous y pousser.



Le 3 mars 2017 par Frédéric Pommier

Une semaine culturelle et policière

Lien pour écouter le podcast : <https://www.franceinter.fr/emissions/la-semaine-culturelle/la-semaine-culturelle-03-mars-2017>



Le 1er mars 2017 par Micheline Rousselet

Frédéric Sonntag part sur les traces d'un jeune auteur, Benjamin Walter, parti sans laisser d'adresse en 2011. Il veut faire un documentaire sur ce jeune écrivain disparu et envoie des traces de ses découvertes aux comédiens et musiciens qui travaillent avec lui sur le projet. Il se fait détective flâneur. Sa recherche va le conduire à parcourir des milliers de kilomètres, de Lisbonne à Lisbonne en passant par Helsinki, Copenhague, Berlin, Prague, Rome, Sarajevo sur les traces du disparu. Ce Benjamin Walter doit bien avoir un rapport avec Walter Benjamin, le célèbre philosophe, traducteur, critique littéraire et critique d'art allemand qui, fuyant les Nazis, s'est suicidé en 1941 à Port-Bou en Espagne et dont ni la dépouille, ni la serviette, dont il disait qu'elle contenait « le manuscrit le plus important de sa vie », n'ont jamais été retrouvées.

La recherche de Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène de la pièce, se fait enquête policière sur les traces laissées par Benjamin Walter dans les villes qu'il a traversées et où il trouve aussi les traces du philosophe célèbre, sa rencontre avec Brecht et leurs parties d'échecs par exemple. La quête se construit dans le labyrinthe des villes, celles dont parle Walter Benjamin, mais aussi dans celui des textes littéraires et des citations où les époques se télescopent. On y croise Deleuze, Brecht, Kafka, Baudelaire, Roberto Bolaño, Aby Warburg et son atlas Mnémosyne, Pessoa et quelques autres.

Frédéric Sonntag, le personnage, reste en relation avec les comédiens et musiciens restés à Paris par les moyens les plus modernes mais aussi avec des cartes postales, des lettres. Ceux-ci répètent et créent avec les bribes d'informations qu'ils reçoivent et pallient les silences momentanés de Frédéric, parfois empêché, en exprimant leurs désirs et en laissant libre-cours à leur imagination. L'auteur offre une mise en abyme assez vertigineuse de la création d'une pièce. Il y a le voyage de Frédéric sur les traces de Benjamin Walter qui se télescopent avec celles de Walter Benjamin, l'écriture de la pièce confrontée à la question du vrai, mais qu'est-ce que le vrai. Dans la mise en scène il y a la trace d'une véritable enquête policière, avec un mur des investigations où ce qu'on sait est relié par des fils, mais aussi une enquête littéraire avec des portraits d'écrivains et des images vidéos qui renvoient aux villes traversées, aux personnages rencontrés ou dont Frédéric a trouvé la trace. Les comédiens sont aussi musiciens et chanteurs. La parole circule avec fluidité, d'un comédien à l'autre, d'une langue à l'autre et les ballades nostalgiques apportent des moments de respiration bienvenus.

L'ambiance créée par ce projet placé sous le signe de l'errance, de la littérature et de la mémoire est assez fascinante. On voyage à travers ce livre qu'est l'Europe. On se laisse séduire par le jeu des citations qui se répondent pour nous entraîner toujours plus loin mais, au bout de trois heures et demie, on sort un peu épuisé et rêvant d'un propos qui, plus resserré, eut davantage marqué nos esprits.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

Le 27 février 2017 par Ricardo Abdallah

C'est ainsi que tout SE TERMINE: après une recherche de 7923 kilomètres à travers l'Europe (du continent mais surtout du concept d'Europe) Frédéric Sonntag à trouvé une adresse à Lisbonne. Qui dit Lisbonne dit Pessoa → Hétéronymes → Identités en fuite. Sonntag sait que derrière la porte peut se trouver Benjamin Walter, son pote disparu deux ans auparavant, mais aussi il a peut-être compris que là où nous en sommes, le trouver ou pas n'a plus d'importance.

Parce que qui dit Benjamin Walter dit Walter Benjamin. Qui dit Walter Benjamin dit errance et parties d'échecs avec Bertolt Brecht, et qui dit Brecht et Benjamin et parties d'échecs dit « Effacez les traces ».

C'est ainsi que tout COMMENCE: Une adresse à Lisbonne semble être le point de chute, mais à force que le narrateur-personnage-auteur-metteur en scène tombe sur Sonntag lui-même, nous comprenons que la chute nous a amené à un point (un point aléatoire, surtout pas le centre) d'un labyrinthe. Sonntag, le metteur en scène-auteur-personnage-narrateur, n'a pas trop les moyens de savoir quand il commence, un peu à contrecœur, son projet de théâtre documentaire.

Il aurait bien aimé faire de la pure fiction, mais le seul producteur prêt à financer son projet veut "du réel". L'histoire de son ami Benjamin Walter, auteur prolifique mais peu publié, clairvoyant mais méconnu, réservé mais aimé par les siens, qui un jour décida arrêter d'écrire puis disparaît, semble un bon fil conducteur. Sonntag part à sa recherche et arrive à convaincre sa troupe, en attendant son retour, de commencer à préparer le spectacle à partir des indices qu'il trouvera sur la route.

Mais dès sa première escale à l'hôtel helsinkois où Benjamin Walter a logé avant de ne plus donner de nouvelles, il semble que la route n'existe plus. À la place du chemin linéaire du bon vieux polar qu'il pense suivre, Sonntag rentre dans un jeu de miroirs qui semble former une sorte de bibliothèque éparpillée dans l'espace et le temps. Ça commence alors à résonner comme du Borgès. Et oui, et on a déjà invoqué Pessoa et Benjamin et Brecht mais non c'est pas fini. La quête de Sonntag prend vite la forme de la juxtaposition des témoignages de ceux qui ont partagé des bars pourris, des squats, des nuits d'amour et surtout des lecteurs avec Benjamin Walter. Soyez les bienvenues à une appropriation, pleine de nostalgie pour le « livre papier » mais sans crainte d'explorer les nouveaux supports de lecture, des méthodes narratives de Roberto Bolaño dans *Les Détectives sauvages* et *2666*. Benjamin Walter revendique fièrement cette influence, le nom de Bolaño (et tant qu'on y est celui de Vila-Matas) y apparaîtra à plusieurs reprises.

Car dans Benjamin Walter les références littéraires ne se cachent surtout pas. Elles sont là, pas comme des clins d'œil coquins aux lecteurs, mais comme la substance même de la pièce, envoûtantes certes. Écrasantes aussi, tellement elles dépassent le cadre de la scène. Entraînant avec lui sa troupe, et nous, son public, Sonntag, comme avant lui Benjamin, se verra mêlé à une secte d'artistes de rue qui taggent des phrases de Brecht à Berlin, à des squatteurs dans un théâtre pirandellien à Rome, des rockeurs aux têtes d'animaux à Belgrade, et à une guérilla urbaine à Prague qui cherche à protéger l'image de Kafka de la commercialisation touristique. Il comprendra, au prix de sa disgrâce économique, son échec comme auteur et au détriment de stabilité mentale, que tout fait partie d'un énorme projet dont l'étendue et la complexité le dépassent. Nous dépassent nous tous.

On devrait faire preuve de prudence face à la tentation de dire qu'une X ou Y pièce est « la meilleure qu'on a vu depuis très longtemps » mais face à Benjamin Walter on assume. Nous sommes face à un hommage monumental au langage et la littérature (préparez vous à pleurer quand on parlera bibliothèques qui brûlent - et oui il y a aussi du Bradbury et tant qu'on y est du Poe et du Baudelaire -), qui réussit le pari extraordinairement difficile de raconter une histoire totale à partir d'une mise en scène totale. Pas d'économie de moyens scéniques ou de ressources narratives, comédiens impeccables malgré les plus de trois heures de spectacle, qu'avec des chansons, des parchemins, des présentations power point et des appels sur Skype, semblent nous démontrer que la littérature est plus grande que les gens qui la font, qu'elle a une existence et une volonté propres et ne fait que se servir comme pions de ces pauvres gens, détectives errants comme Bolaño ou Brecht ou Borgès. Comme Benjamin Walter et aussi comme Walter Benjamin, enterré par erreur sous le nom de "Benjamin Walter" et devenu ainsi homonyme de l'autre, vous savez, l'auteur français mystérieusement disparu en 2011.



Le 27 février 2017 par Jean-François Cadet

Frédéric Sonntag et Fleur Sulmont, voyage vers l'absence

Benjamin Walter est une pièce aux allures d'enquête policière, mais aussi une enquête littéraire et artistique, dans laquelle on croise une pléiade d'intellectuels européens comme Roberto Bolano, Kafka, Brecht, Pessoa, Walter Benjamin ou encore Aby Warburg. C'est aussi une réflexion sur l'écriture, sur l'errance, la flânerie et le voyage, sur les villes, et ce qu'elles nous disent sur la mémoire aussi et sur la vérité. Un spectacle total qui nous transporte trois heures durant, le temps d'un « road trip » immobile à travers l'Europe d'Helsinki à Lisbonne, en passant par Hambourg, Berlin, Prague ou Rome, à la recherche d'un écrivain qui a arrêté d'écrire et qui a disparu.

Lien pour écouter le podcast : <http://www.rfi.fr/emission/20170227-frederic-sonntag-benjamin-walter>

L'Humanité

Le 27 février 2017 par Marie-José Sirach

Benjamin Walter, un avatar ami de Kafka et de Columbo

Frédéric Sonntag a écrit et met en scène Benjamin Walter, l'histoire d'un jeune écrivain disparu sans laisser d'adresse en juin 2011. Un récit qui tient du roman policier, un road-movie littéraire assez déjanté.

Frédéric est metteur en scène. Essuyant le refus d'un directeur de théâtre qui estime que «(son) public, ce qu'il attend, c'est une histoire vraie, une expérience réelle», Frédéric décide de partir sur les pas de Benjamin Walter, né en 1977 à Bienne (Suisse), ou à Ivry-sur-Seine selon les sources, jeune écrivain disparu sans laisser d'adresse. Tout indique qu'il aurait séjourné à Helsinki, à l'hôtel Anna, chambre 205. Tandis que Frédéric tente de reconstituer l'itinéraire du disparu, ses acteurs, restés à Paris, plutôt désespérés, commencent à travailler – ils ne savent pas trop quoi, ni comment – à partir de notes éparées et des photos que leur envoie Frédéric.

Vous l'aurez compris. Ici, des doubles se dédoublent à l'infini et se promènent sur le plateau, dans l'espace et dans le temps. Comme un puzzle, une enquête menée par l'inspecteur Columbo, fouineur entêté à qui rien n'échappe, Frédéric (un), (deux), (trois) et (quatre) tente de reconstituer l'itinéraire de Benjamin Walter depuis Helsinki. Prenant le train au hasard d'indices disséminés dans le tiroir d'une table de nuit à Helsinki (un livre de Walter Benjamin, Enfance berlinoise vers 1900) ; dans la biblio -thèque de Brecht à Svendborg (le Gaucho insupportable, de Roberto Bolano) ; sur les murs de Berlin, une phrase écrite avec application («Effaces tes traces», extraite du Manuel pour habitants des villes, de Brecht) ; sur un flyer distribué devant la gare de Sarajevo qui annonce le concert du groupe Odradek (un concept inventé par Kafka et qui, selon Walter Benjamin, serait « la forme que prennent les choses oubliées »)... Dans ce labyrinthe, Frédéric tire un fil, ignorant où cela l'amènera.

Le jeu s'impose sous toutes ses formes

Mais s'agit-il simplement d'indices? Tout cela ne serait-il pas le fruit d'une construction délirante, d'une mécanique obsessionnelle? Très vite, on croise la route de Walter Benjamin (le philosophe), mais aussi celle de Kafka, Brecht, Baudelaire, Balzac, Bolano, Pessoa... De Tint in, Wim Wenders, Peter Falk et l'incontournable Deleuze. Ainsi que tout un bestiaire d'animaux, dont un corbeau. Celui d'Hitchcock dans Les Oiseaux ou tout simplement la traduction du nom de Kafka - corbeau en tchèque. Un voyage spatio-temporel fictif, fantasmé, fantasmagorique, allégorique dans une Europe - Helsinki, Prague, Sarajevo, Athènes, Rome, Lisbonne - où il pleut des cendres. Comme si, depuis le siècle dernier, il n'avait cessé de pleuvoir des cendres noires sur une Europe hier anéantie par deux guerres, aujourd'hui rattrapée par ses méchants fantômes. Et si l'on prend le train avec ces écrivains-là (peut-être manque-t-il à l'appel Zweig ou Karl Kraus), ce n'est pas pour épater la galerie mais comme un retour aux sources, un besoin impérieux des poètes pour rester la tête hors de l'eau dans le grand brouhaha du monde. À Prague, Kafka n'est plus qu'une effigie publicitaire. À Rome, la municipalité ferme son théâtre. À Athènes, on achève bien la tragédie... Merci le FMI.

Le propos de Frédéric Sonntag ne s'arrête pas là. L'exercice ne constitue pas un constat d'immobilité historique et artistique. Derrière l'enjeu posé à toute création – que dire qui n'ait déjà été dit, comment, pourquoi? –, s'impose le jeu sous toutes ses formes. Jeu littéraire façon cadavre exquis. Jeu policier où l'intrigue rebondit à chaque détour d'un mot, d'un objet, d'un lieu. Jeu des acteurs qui se métamorphosent à vue, jouant sur tous les registres, de la comédie au drame dans des allers-retours efficaces et désopilants.

La mise en scène est fragmentée, mouvementée, instable (dans le bon sens), passant d'un univers à l'autre en un clin d'œil, d'une ville ou d'un personnage à l'autre sans accroc, d'une atmosphère à l'autre par le truchement de la musique jouée en direct sur le plateau ou des jeux de lumière qui révèlent des parts d'ombre, des secrets défaisant ainsi les évidences. Une mise en scène qui s'inscrit dans une esthétique partagée avec d'autres metteurs en scène (on pense à Mathieu Bauer mais pas uniquement), qui n'hésite pas à mettre l'espace scénique sens dessus dessous, à faire bon usage de la vidéo, à inviter sur le plateau des musiciens.

Saluons les acteurs, Emmanuel Vérité, Marc Berman, Amandine Dewasmes, Lisa Sans, Fleur Sulmont, Simon Belouard, Clovis Guerrin, Paul Levis, Jérémie Sonntag. Leur jeu, à la fois dépouillé, joyeux et généreux, participe de cet enthousiasmant intermède théâtral.

«La vérité est concrète», disait Brecht. Une notion plus intéressante que celle qui consiste à affirmer que « la vérité est ailleurs »...

Le 27 février 2017 par Armelle Héliot

Frédéric Sonntag, le goût du voyage romanesque

Dans « Benjamin Walter », l'auteur et metteur en scène imagine la recherche d'un ami disparu.

Il y a quatre ans, Frédéric Sonntag avait créé le premier volet de sa « Trilogie fantôme ». Il s'intitulait George Kaplan et était construit autour d'un personnage de fiction, un personnage qui est au cœur de La Mort aux trousses d'Alfred Hitchcock. Un personnage qui n'existe pas puisque, dans le film, il est un leurre inventé pour manipuler le héros. Un très intéressant travail de troupe, une quête haletante, étoffée de montage vidéo, un spectacle très malin et assez concis.

Frédéric Sonntag annonce pour cette année le dernier chapitre de cette trilogie. Il s'intitulera B. Traven, du nom de l'écrivain d'expression allemande, comédien, militant politique qui se nommait Otto Feige et qui mourut à Mexico en 1969. Un choix romanesque consacré à l'auteur aux multiples pseudonymes du Trésor de la Sierra Madre, dont John Huston fit un film mémorable.

Poète fou d'hétéronymes

Actuellement à l'affiche du Théâtre de la Cité internationale, Benjamin Walter est donc également une enquête sur un romancier qui aurait cessé d'écrire en 2011 et qui a disparu. Frédéric Sonntag - et Frédéric est le prénom du personnage - se lance à sa recherche, effectuant un voyage de plusieurs milliers de kilomètres à travers l'Europe. Le périple théâtral commence et se termine devant une porte close, à Lisbonne, ville d'un poète fou d'hétéronymes, justement tout près de la Casa Pessoa...

On le voit, auteur dramatique, Sonntag cultive le romanesque. On pense aux nouvelles de l'Argentin –Jorge Borgès. On pense également, immédiatement, à un autre très grand écrivain du XXe siècle, le Chilien –Roberto Bolano et notamment à 2666, livre de cinq très amples mouvements dont le fil conducteur est justement la quête, d'Europe aux Amériques, d'un écrivain fascinant. On pense à la -manière dont Julien Gosselin a organisé la transcription théâtrale du –livre-fleuve.

Mais Sonntag qui d'entrée cite malicieusement Bolano, n'imite en rien. C'est bien sa manière personnelle que l'on retrouve dans Benjamin Walter. Dans une scénographie à transformations fluides de Marc Lainé, étoffée de vidéos originales et montages de –Thomas Rathier et d'une composition musicale de Paul Levis, neuf comédiens prennent en charge la narration. Ils ont de l'énergie, sont justes. Mais les scènes dans lesquelles le groupe s'interroge sur la manière de retrouver le disparu sont trop longues et répétitives, et manquent singulièrement d'humour. Ils sont jeunes et Sonntag aurait dû raboter. Un interprète, dans un foisonnement d'apparitions jubilatoires, domine : Marc Berman, haut talent et esprit.

Bien sûr la vie et l'œuvre de Walter Benjamin (et non Benjamin Walter) sont l'un des fils qu'entremêle Frédéric Sonntag... Comment ? C'est l'un des bonheurs de ce polar à la Wim Wenders...



Théâtre du blog

Le 25 février 2017 par Christine Friedel

La critique pourrait bien être contaminée par la méthode même du spectacle : essais et erreurs, pistes trouvées et reperdues, fragments juxtaposés, révélations décevantes; nous essayerons de nous en tenir au récit d'une pièce consistant en récits interrompus, puis retrouvés.

Un jeune homme part à la recherche d'un écrivain disparu et est prêt à sonner à sa porte, mais... non : un groupe d'acteurs s'apprête à écrire collectivement sur le plateau, l'histoire d'un jeune homme parti à la recherche d'un écrivain disparu... Non : un groupe d'acteurs renonce à un projet collectif sur un écrivain qui aurait renoncé à écrire... Non, restons-en à ce qui se passe sur le plateau.

On a dit réel ? Tout ici est réel, et insaisissable, comme le mystérieux Benjamin Walter. Et revoilà le récit. Il s'agit d'une enquête : troublé par un jeu de masques (ça commence par un bal masqué), Frédéric, joué successivement par différents comédiens-donc pas d'identification possible-part en quête d'indices, l'absence même d'indices étant le premier indice... Ils apparaissent là où on les attend le moins, mais, suivant un fil qui nous conduit de la Finlande au Danemark de Brecht et Walter Benjamin, de Berlin à Prague, de Prague en Bosnie, par des gares sans nom, postes de polices et autres frontières. Ces indices arrivent par SMS, mail ou autres moyens électroniques, au groupe d'acteurs toujours au travail, en l'absence productive de leur chef. Ou encore par télépathie, avec les fantômes géants de Charles Baudelaire ou du 2666, le roman de Roberto Bolano dans sa fascinante plongée à la recherche de l'écrivain perdu.

Ce jeu de poupées russes a aussi un côté satirique : quelle compagnie de théâtre précaire, n'a pas connu un directeur de théâtre-producteur débordé qui se dérobe, une salle de répétition loin de tout et sans chauffage, ou des discussions sans fin, truffées de citations de Gilles Deleuze ou de Jean Baudrillard, cela joué devant nous en vraie grandeur ? En profondeur aussi dans ce théâtre en abyme mais aussi tricoté, tissé à l'infini, juxtaposant différentes temporalités, sons, images projetées, avec bien sûr, toujours là, les acteurs.

Qu'est-ce qui est réel ? De quoi sommes-nous faits ? De l'étoffe des rêves, William Shakespeare l'a dit. Mais, de quoi sont faits nos rêves ? De tout cela : images furtives (d'une vertigineuse beauté), textes, bribes de littérature, dont le montage donne une matière vivante, sans limite. Et induit une pensée philosophique: nous sommes structurés et destructurés, qu'on le veuille ou non, en rhizomes. L'être, perméable au monde, forme provisoire qui se défait en pixels quand on l'approche de trop près, n'a pas de limites...

Benjamin Walter est la seconde pièce de la trilogie de Frédéric Sonntag sur les identités incertaines, dont la troisième aura pour thème B.Traven, du nom d'un auteur à succès qui a réussi à échapper presque complètement à la notoriété! La première, George Kaplan, (voir Le Théâtre du Blog) jouait déjà de façon étourdissante, sur une identité fuyante : « zadiste » ? Concept publicitaire? Nom de code d'un réseau secret de super-puissants? Ici, l'affaire prend une dimension nouvelle et cette écriture au scanner traverse toutes les couches de réalité et les rend visibles. L'emblème ? Cet être étrange inventé par Franz Kafka : Odradek, pelote de fils usés et hétéroclites qui vit de sa propre vie... Scénographie, comme il se doit, très mobile qui se solidifie au cours du spectacle, avec un mur qui ressemble à celui des enquêtes policières des séries télévisées. Les acteurs sont justes dans leurs diverses fonctions, même au cours d'inutiles vraies-fausses interruptions du spectacle. On rit souvent et l'on suit l'affaire avec passion, l'intellect en éveil, jusqu'à ce que... Le tout étant logiquement et par définition, in-terminable (voir ci-dessus), cela devient... interminable. Trop long, ce spectacle de trois heures finit par s'embrouiller et se répéter sans raison (car il y a eu d'heureuses répétitions) et perdre de son vertige dans la démonstration. Un entracte inutile-fatigue des comédiens ?-fige et appesantit le propos.

On peut être sévère avec un spectacle aussi passionnant : allez-y pourtant. Lestés de ces quelques reproches, vous serez, pour le reste, «décus en bien», comme disent les Suisses.



Le 24 février 2017 par Frédéric Perez (Spectatif)

Deuxième volet de sa Trilogie Fantôme, après George Kaplan en 2013, et avant B. Traven en 2017, Frédéric Sonntag écrit Benjamin Walter en 2015. Cette pièce revêt les habits d'un récit de voyage vécu au présent dont le parti-pris fictionnel se mêle à des données réelles tirées de l'Histoire ou de l'actualité sociale.

Le doute sur ce qui est vrai et ce qui est faux est maintenu délibérément tout le long, nous laissant voyager à notre tour, aux détours des propos et des images, sur la trace de Benjamin Walter, écrivain parti sans laisser d'adresse en 2011 pour vivre une odyssée solitaire aux allures de déambulation par l'errance.

Quand nous nous installons, une troupe de comédiens sur le plateau nous attend déjà comme ils attendront pendant tout le spectacle qu'ils construisent devant nous, les informations envoyées par Frédéric Sonntag, l'auteur, parti sur les traces de Benjamin Walter pour le retrouver, au prétexte d'un documentaire qu'il souhaite réaliser sur lui.

Des mails, des SMS, des envois de manuscrits courts ou élaborés, des photos, des cartes postales, des extraits de livres... Autant de données transmises en temps réel aux comédiens pour qu'ils élaborent, imaginent, répètent, discutent. Ils tendent tous vers une création artistique, se disputant leurs compréhensions des éléments signifiants parmi les informations reçues. Ils se perdent dans le doute, se retrouvent dans leurs désirs de transcender l'incertitude par l'imaginaire. Ils le vivent devant nous, prenant tour à tour les rôles de Walter, de Sonntag ou de personnes rencontrées dans le récit.

La mise en abyme de la création d'une pièce en même temps que se déroule le voyage se révèle une expérience théâtrale adroitement réussie. Elle nous fait partager une épopée où l'errance est confiée au hasard.

Que de questions posées au fil de la pièce qui distribue sans innocence une kyrielle de doutes et de possibles réflexions sur l'identité, la reconnaissance et la valeur de soi.

Qu'en est-il du vrai, du vécu, du dit, de l'écrit ? Construire sa vie, est-ce imaginer s'engager dans un labyrinthe et se perdre sans laisser de traces, au désir secret d'une renaissance possible ? Peut-on renaitre de son oubli ? Quel parcours emprunter pour une quête initiatique de soi ?

La contemplation de cette errance nous interroge également sur la perte volontaire de contrôle. Le contrôle de soi, de son rapport au réel, du sens de la réalité et de ses traces. Les mots seront les seules traces reconnues de l'existence possible de Benjamin Walter. Tirés de livres, de tags ou de manuscrits, ils subliment la pensée écrite et la hissent au rang de preuves tangibles de la réalité.

La mise en scène de Frédéric Sonntag donne tout le temps nécessaire à son texte pour faire son œuvre de trouble et d'envoutement du public. Nous sommes baignés dans l'irrationnel et pourtant touchés par des éléments plausibles qui nous déroutent. Savoureux et adroit maillage des jeux avec la musique aux accents d'une balade façon Léonard Cohen et la vidéo qui renseigne sur les lieux de l'errance. Maillage qui crée une ambiance où l'onirisme se confronte à la réalité comme ces rares moments où pris par le texte qu'il lit, un lecteur ne sait plus, un court instant, où il se trouve.

Une échappée quasi surréaliste dans l'imaginaire d'un écrivain qui ne dédicace pas. Une expérience théâtrale riche et laborieuse qui, trois heures durant, nous envoute et nous emporte dans un univers proche du merveilleux, truffé de fulgurances réflexives. Un spectacle impressionnant.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le 23 février 2017 par Denis Sanglard

À la recherche de Benjamin Walter...voilà une aventure théâtrale quelque peu hors-norme. Frédéric Sonntag nous embarque dans un labyrinthe parcouru quelque peu original. Il faut s'accrocher ferme pour le suivre mais pour qui résiste aux plus de trois heures que dure cette épopée, c'est parfois un peu dur, ce voyage surprenant se révèle un joli moment de théâtre. Joli mais loin d'être mièvre. Frédéric Sonntag brouille allégrement et sciemment les pistes de la fiction et de la réalité. Benjamin Walter a disparu, a cessé d'écrire. Partir à sa recherche c'est pour le metteur en scène ou son personnage appréhender le monde progressivement d'une autre façon. Une étrange flânerie, une déambulation qui n'a d'autre but au final qu'elle-même au risque de se perdre et d'accepter la perte. Qu'importe alors de retrouver Benjamin Walter au bout de ce voyage. Cette traversée de l'Europe, de la Finlande au Portugal, de la Suisse aux pays de l'Est, c'est une traversée des apparences troublées, un nouveau projet de vie qui se dessine lentement, l'occasion de raconter une histoire autrement. Autour de ce voyage c'est aussi une réflexion habilement menée sur la réalité, les apparences et la fiction. Et pendant que le metteur en scène se perd lentement à son tour dans cette quête, sa compagnie en rade remonte à la source de ce voyage, récolte les minces indices –quelques cartes postales aux textes elliptiques, des photos, des mails, des conversations par skype avec les rares interlocuteurs retrouvés ayant rencontré Benjamin Walter...-, mène l'enquête comme un polar et fait bientôt création des matériaux collectés et de plus en plus ténus. Car tout se passe en réalité là, dans cette salle de répétitions glaciale et squattée où cherche fébrilement, s'engueule parfois, une compagnie déroutée. Frédéric Sonntag ne cesse ainsi d'emboîter les récits les uns dans les autres, tels des poupées gigognes, de mettre en abyme et en perspective les éléments épars de cette traversée. C'est du théâtre dans le théâtre, du théâtre en train de se faire ou se défaire. On passe ainsi de scènes jouées / reconstituées à d'autres racontés tout simplement. Les différents récits s'interpénètrent, les narrations se brouillent. Les points de vue se multiplient ou s'opposent. Bientôt mails et vidéos disparaissent, ne reste plus que des écrits fragmentaires, des traces fugaces et la parole qui circule et prend le relais devant les indices recueillis. Frédéric Sonntag oscille ainsi de la réalité (fictive elle aussi) à la fiction. Un sac de nœuds mais habilement enchevêtré et qui lentement se dénoue pour un propos bientôt singulier, hanté par la disparition. Il n'y a que des fantômes, ceux d'écrivains qui hantent Benjamin Walter, à commencer par Walter Benjamin, ami de Brecht et dont il est aussi question ici. Bolano, Vila-Matas traversent également cette création. Baudelaire. Mais l'originalité est de procéder comme procède l'avatar de Frédéric Sonntag, et à l'autre bout la compagnie, à la recherche de Benjamin Walter, de travailler la pièce en procédant par montage, par strates, comme un rébus ou ces comptines marabout-bout de ficelle...Chaque élément apporté nourrissant, infléchissant, provoquant peu ou prou et la quête du metteur en scène de plus en plus absent et la compagnie de plus en plus présente et fébrile. Un montage, un collage fait de citations lesquelles mises bout à bout font également œuvre. Une œuvre se bâtissant devant nous. Il serait dommage de révéler le cœur de ce labyrinthe dans lequel nous sommes entraînés mais le propos de Frédéric Sonntag est un manifeste qui soulève bien des questions existentielles. Sa mise en scène toute de fluidité procède habilement en échos de ce qui est énoncé. La mise en scène comme un rhizome (terme employé avec justesse par un des acteurs), appliquant lui-même ce que la compagnie sur le plateau s'évertue d'appliquer dans un bouillonnement de plus en plus communicatif. Procédé de mise en abyme subtile qui brouille un peu plus le rapport à la réalité et rejoignant son propos sur un théâtre documentaire avec, pour résumer, la question centrale qui parcourt cette création : c'est quoi le vrai ?

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE

Le 21 novembre 2015 par Véronique Hotte

Benjamin Walter, texte et mise en scène de Frédéric Sonntag

Benjamin Walter est un écrivain né en Suisse dans les années 1980 ; il disparaît après avoir renoncé à écrire. Est-ce un dernier geste d'écriture, l'œuvre ultime et caractéristique d'un écrivain de l'exil et de la disparition ? De février à juin 2013, Frédéric Sonntag – auteur et metteur en scène – mène son enquête sur Benjamin Walter – son œuvre et sa disparition énigmatique. Benjamin Walter est une pièce qui retranscrit l'enquête policière menée par l'auteur à travers l'Europe, depuis Helsinki, là où se sont arrêtées les traces de Benjamin Walter dans une chambre d'hôtel jusqu'à Copenhague, Hambourg, Prague, Sarajevo, Lisbonne et autres villes. Cette quête n'a évidemment de sens que si elle s'associe librement à une dimension littéraire qui suit le chemin en parallèle de créateurs appréciés par Benjamin Walter : Bertolt Brecht, Aby Warburg, Kafka, Robert Walser, Pessoa, Roberto Bolano, Enrique Vila-Matas, Gilles Deleuze, Charles Baudelaire, Walter Benjamin. Entre théâtre documentaire, roman policier et autofiction, la pièce installe une tension non seulement philosophique mais aussi politique et poétique, un projet existentiel.

Comment renonce-t-on ? Comment disparaît-on ?

Le théâtre s'inscrit sur scène dans la volonté de témoigner et de rendre compte de l'histoire vécue contre les oublis de la mémoire, s'inspirant du Livre des Passages de Walter Benjamin, l'arpenteur de la ville, et de Aby Warburg, historien de l'art allemand et auteur de l'Atlas Mnémosyne.

La belle scénographie de Marc Lainé décline à l'infini une mise en abyme du théâtre dans le théâtre, de la fiction dans la fiction, entre témoignages véridiques et images récoltées de vidéo. Le plateau offre un spectacle de théâtre vivant et attachant : l'équipe de comédiens s'interroge sur sa quête artistique et change par nécessité de projet quand le producteur fantasque commande – question de budget – une pièce documentaire, une expérience dite réelle et vécue. Tandis que le metteur en scène part enquêter, demeurent à Paris les comédiens qui commencent à répéter des bribes de texte que le voyageur leur transmet régulièrement par mails. Peu à peu, les comédiens prennent le rôle, chacun à leur tour, du pèlerin parti sur les routes, s'arrêtant dans tel hôtel, évoquant telle ville européenne, rappelant la mise à sac passée ou contemporaine des bibliothèques détruites de certaines régions du monde.

Un intérieur de cuisine où l'on joue de la musique rock live (Paul Levis), un plaisir de vivre entre jeunes gens qui construisent mutuellement et réciproquement leur espace théâtral, propice à leurs déambulations personnelles et aléatoires dans les rues de la ville. Les pérégrinations sont revues sur le plateau scénique, tandis que l'écran vidéo (Thomas Rathier) est installé dans les hauteurs, diffusant les lieux et les quartiers urbains en question. Celui que l'on voudrait rattraper jamais ne se laisse saisir, et la quête se fait finalement objet d'étude et projet de vie : la rencontre de soi avec l'autre. Et pourtant la route est longue – peut-être même faudrait-il écarter le temps de la représentation de trois heures trente -, car les obstacles, les culs de sac et les déceptions s'accumulent.

L'entreprise fastidieuse semble infructueuse, les traces du héros disparu étant si rares. À chaque fois, il s'agit de recommencer et retrouver l'énergie nécessaire pour repartir vers d'autres horizons dans un même enthousiasme initial. Toujours y croire, et aller de l'avant. Les interprètes sont fulgurants de vérité, inscrits dans le temps présent de la représentation, avançant ou se retirant, selon l'instant. Réminiscences de films et de séries, les personnages font montre naturelle de leur expérience au monde, indécis ou sûrs d'eux, souvent là où on ne les attend pas. La promenade se révèle le voyage imaginaire d'un beau collectif avide d'en découdre et de parler du monde qui va mal en ce moment. Saluons Simon Bellouard, Marc Berman, Amandine Dewasmes, Clovis Guerrin, Paul Levis, Lisa Sans, Jérémie Sonntag, Fleur Sulmont et Emmanuel Vérité.

Fous de théâtre

Le 20 novembre 2015 par Thomas Baudeau

En vogue : les récits-épopées-quêtes fleuves volontiers tarabiscotés...

Grande tendance du moment chez nombre de compagnies que nous prenons plaisir à suivre : embarquer l'auditoire, pourquoi pas plus de trois heures durant, dans des spectacles sinueux, à tiroirs, croisant intrigues et destins. Si nous n'avons évidemment rien contre la forme et le format, il serait sans doute judicieux pour chacune d'entre elles de veiller à préserver une patte, un ton, une couleur, et de ne pas étirer à l'excès des propositions auxquelles on pourrait parfois aisément retirer un tiers du contenu sans que le projet soit mis à mal. Applaudies récemment, deux productions au demeurant de qualité illustrent selon nous ces écueils potentiels. A des degrés divers.

"Benjamin Walter" d'abord. Ultime pièce de Frédéric Sonntag ("George Kaplan"), vue à Vanves, sous peu à la Ferme du Buisson puis en tournée partout en France. Du "vrai-faux" théâtre documentaire. L'auteur-acteur imagine une (en)quête artistico-littéraire s'appuyant sur l'histoire, vendue comme authentique, d'un écrivain ayant brutalement cessé son activité puis disparu, et sur les "fausses-vraies" recherches qu'il effectua à son sujet. Sur le plateau, nous suivons donc le metteur en scène tentant de retrouver la trace du romancier à travers l'Europe afin de comprendre ce renoncement, tandis que sa troupe construit simultanément un spectacle à partir des informations, témoignages, photos et vidéos qu'il lui envoie.

Comédiens échangeant, multipliant les rôles, tour à tour eux-mêmes, narrateurs, personnages. Partition ultra référencée (de Kafka à Deleuze en passant par Brecht ou Baudelaire). Rebondissements en cascade. Musique live ponctuant et accompagnant le récit. Éléments scénographiques en mouvement permanent. Frédéric Sonntag signe un travail rappelant de manière assez frappante celui d'Alexis Michalik sur "Le Porteur d'Histoire" ou "Le Cercle des Illusionnistes", mais aussi celui de Julien Gosselin dans son adaptation-mise en scène des "Particules Élémentaires". Réflexion sur l'écrit, l'art, l'artiste, le processus de création (savoureuses séquences de répétitions, truculente peinture d'un directeur de théâtre public), portée par une équipe talentueuse, convaincue et convaincante, voilà qui se laisse regarder mais pèse parfois un peu, manque d'évidence, de virtuosité, et tire terriblement en longueur. Domage car il y a de très bonnes choses.

"Idem" ensuite, à la Tempête, par les Sans Cou. On aime la malice, l'humour, la fantaisie, l'intelligence dont font preuve les membres de ce collectif, tant dans leurs séances d'improvisation publiques ("Masques et Nez"), les grands classiques qu'ils revisitent (on se souvient d'"Hamlet" au Mouffetard) que dans leurs créations pures ("J'ai couru comme dans un rêve").

Choissant ici de s'interroger sur l'identité (identité individuelle, identité de groupe, identité artistique), ils mènent en parallèle trois histoires qui au final n'en feront qu'une. Mêlent au passage trois époques. Ont pris comme point de départ un fait divers résonnant ces jours-ci terriblement avec l'actualité, à savoir la prise d'otages, en 2002, du théâtre de Moscou. Mais tout n'est que fiction dans ce qui vit le jour au printemps dernier. 1994, une salle quelque part en Europe. Un spectateur-otage qui sous le choc perd la mémoire. Des terroristes le manipulant, le persuadant qu'il a rejoint leur cause. La découverte du mensonge qui précède une longue quête identitaire. Par ailleurs une jeune femme à la recherche de son père. Et un écrivain usurpateur faisant autofiction des événements vécus par l'amnésique...

L'écriture s'avère brillante. Script parfaitement tricoté. Propos habilement nourri. Personnages emplis d'humanité, de fantaisie. Comédiens épatants, drôles, touchants. Hilarante composition de Romain Cottard en auteur mutique, insolent, braqué face aux questions d'un animateur télé. Emouvante Camille Cottin en épouse sombrant dans la folie. Certaines séquences pourraient devenir cultes (on songe notamment à cette réunion d'improbables super-héros). Mise en scène extrêmement fluide d'Igor Mendjisky. Pourtant un sentiment de déjà vu dans la mécanique, le mode narratif, la mise en espace, la poésie, l'onirisme pratiqués, le climat se dégageant de l'ensemble, empêche de pleinement s'enthousiasmer. Ce qui constitue la singularité des Sans Cou semble dilué, délayé dans un exercice sans vraies surprises. Et là encore d'une longueur modérément pertinente.

Mais la soirée reste belle à la Cartoucherie. Prenez-en donc le chemin avant le 13 décembre

Politis

Le 19 novembre 2015 par Anaïs Heluin

Esthétique de l'effacement

Chez Frédéric Sonntag, la fin des grands récits est une source intarissable d'amusement et d'inventions. Avec sa compagnie AsaNIsiMAsa, il crée depuis 2001 des pièces au postmodernisme rieur et bon enfant, nourries de culture populaire. De musique (The Shaggs, histoire fictive du plus mauvais groupe de rock de tous les temps), de bandes dessinées (Lichen-Man, d'après le Prestige de l'uniforme, de Loo Hui Phang et Hugues Micol), de fictions américaines (Atomic Alert)... Avec Benjamin Walter, le metteur en scène poursuit avec talent son travail de recyclage des rebuts et des marges de l'histoire de l'art et de la littérature en un théâtre très visuel, peuplé de masques et de antihéros. Tout commence par une disparition. Celle de Benjamin Walter, né en Suisse en 1977, ou peut-être à Ivry-sur-Seine en 1976, ou encore en 1980 à Berlin. Discret auteur de deux pièces de théâtre, de quelques courts récits, d'un journal non publié et d'une poignée de chansons, l'homme s'est inventé de nombreux débuts. Quand, en juin 2011, il part pour la Finlande après avoir annoncé à ses amis son renoncement à l'écriture, sa biographie s'effiloche. Double fictif et homonyme de Frédéric Sonntag, un metteur en scène décide de faire de cet effacement le sujet de son prochain spectacle. Il a vaguement connu Benjamin Walter et, surtout, il cherche à répondre aux exigences d'un producteur caricatural qui veut « du vrai ». Frédéric Sonntag a toujours questionné l'institution et les modèles de narration qu'elle encourage ; il le fait ici plus explicitement que jamais, à travers un récit d'enquête labyrinthique doublé des expériences théâtrales de la compagnie dirigée par son double fictif. Avant de partir sur les traces de l'écrivain fantôme, le metteur en scène demande à son équipe de commencer à travailler en son absence. En parallèle des pérégrinations de Frédéric à travers l'Europe, on voit alors la troupe se réunir et tenter d'imaginer quelque chose à partir du matériel disparate que leur transmet par mail le voyageur. Photos de gares, de chambres d'hôtel, vidéos d'entretiens avec des personnes ayant croisé la route de Benjamin Walter, bribes de récit de voyage... Dans Benjamin Walter, on exhibe les objets pré-théâtraux. Et on se délecte de l'impossibilité de les assembler en un récit logique. Largement mises à contribution, les nouvelles technologies participent autant que les dix comédiens à une critique subtile de la société de consommation et de l'individualisme, cibles habituelles de Frédéric Sonntag. Plus les images envahissent le plateau, plus les motifs de la disparition de Benjamin Walter s'obscurcissent. On comprend vite que le mystère initial ne sera jamais résolu. Comme le personnage éponyme de George Kaplan (voir Politis n° 1354, 21 mai 2015), la précédente création de AsaNIsiMAsa, Benjamin Walter échappe à toute tentative d'enfermement dans une histoire quelconque. Son effacement lui permet de contenir toutes les fables possibles. Et toutes les esthétiques. Pas plus que les genres qu'il a détournés auparavant, le récit policier n'est une fin en soi pour Frédéric Sonntag. Comme chez Roberto Bolaño et Enrique Vila-Matas, cités par l'enquêteur dès le début de la pièce, les ingrédients du roman policier sont mis au service d'une réflexion sur l'état de la littérature et de la pensée. Le nom de l'auteur recherché n'est pas symétrique pour rien à celui de Walter Benjamin. Fil rouge du road-trip du metteur en scène et de sa tentative de reconstitution théâtrale, le Livre des Passages du philosophe allemand rythme un voyage intellectuel placé sous le signe de l'association libre d'idées. Et de la flânerie constructive. Critique mais pas nihiliste, Benjamin Walter est un joyeux appel à se réapproprier les belles idées du passé. À les malaxer, à les inverser.



Le 13 novembre 2015 par Sébastien Scherr

Hymne à l'errance

Benjamin Walter a disparu. Jeune dramaturge prometteur, il s'est volatilisé dans la nature à Helsinki en 2011. Un autre jeune auteur de ses amis part à sa recherche un an et demi plus tard. Son producteur lui a commandé une pièce documentaire et il choisit de partir d'une enquête sur les traces de Benjamin Walter. Sa troupe restera à Paris et recevra des éléments parcellaires à mesure que son enquête progresse, à partir desquels ils commenceront les répétitions et le travail de création.

Œuvre très originale tant par son thème que par sa composition, Benjamin Walter est une pièce sur l'errance et l'écriture. Le narrateur, joué tour à tour par les différents comédiens, nous conte son périple à travers l'Europe et le long des méandres du cerveau embrumé de l'auteur disparu. De nombreuses vidéos viennent étayer ce photo-reportage qui nous emmène d'Helsinki à Lisbonne, en passant par Copenhague, Hambourg, Berlin, Prague, la Slovaquie, la Serbie... Ce voyage initiatique est également un voyage à travers la littérature : à commencer par Walter Benjamin, homonyme inversé du héros, auteur juif allemand qui s'est suicidé en 1940 dans les Pyrénées en fuyant le régime nazi. Puis Brecht, que ce dernier a rencontré à Copenhague ; Aby Warburg, qui avait conçu une bibliothèque au système de classement innovant, reposant sur le principe « du livre d'à côté » ; Kafka, parfaitement en phase avec cette construction labyrinthique de la pièce ; Pessoa, qui vient clore (ou pas) le chemin du narrateur, qui se retrouve pour finir sur les traces de Walter dans la maison en face de la Casa Pessoa. À la manière du système de Warburg.

Le texte est brillant, qui nous propose une écriture patchwork sur les traces d'un écrivain fantôme qui aurait lui-même écrit un livre vivant sur les murs des villes d'Europe, à lire exclusivement dans un cheminement aléatoire au gré d'une recherche de soi. Les autoréférences et les jeux de miroirs sont présents sans cesse : Benjamin Water, alter ego du narrateur, qui a son autre double dans l'auteur homonyme, redondance entre les personnages vus en vidéo ou joués par les comédiens, ressemblances ou affinités entre tous ces auteurs. « Percer les murs », les derniers mots de Benjamin Walter résonnent dans l'esprit du narrateur égaré, qui finira par admettre que la disparition de son ami constitue sa dernière œuvre. Tel le poète Jacques Rigaut disparu au large du Mexique, évoqué par Jean-Michel Ribes dans sa pièce « Par delà les marronniers ». Car le renoncement est avec l'errance l'un des thèmes forts de ce texte. Renoncer pour ne pas se laisser enfermer dans la routine d'un monde devenu fou. En signe de protestation.

La mise en scène est fouillée, avec un usage permanent d'images vidéo, photos, affiches qui viennent s'ajouter en surexposition de la composition qui naît peu à peu. Les riffs lancinants d'une guitare électrique bercent l'auditoire et lui permet de vagabonder avec le narrateur. Les acteurs sont très bien et relèvent le défi de jouer leur propre rôle tout en campant des personnages attachants. Leur jeu est cependant plus percutant dans les scènes vivantes que dans la narration trop linéaire et parfois soporifique. Un plus pour Marc Berman, truculent dans le rôle du producteur comme dans celui du poète clochard.

L'écriture peut sembler prolix choisissant un format long de plus de trois heures quand l'essentiel eût pu être dit en moins de mots. Mais comment en vouloir à une œuvre qui installe l'errance comme mode d'écriture ? Une invitation à la sortie de route. Un jeu de pistes en hors-piste.

Une question demeure à la sortie du spectacle : Benjamin Walter a-t-il jamais existé ?

Mes illusions comiques

Le 13 novembre 2015 par Audrey Natalizi

Vous googlez Benjamin Walter !

Après son intrigant George Kaplan, Frédéric Sonntag se lance sur la piste d'un personnage tout aussi mystérieux pour cette nouvelle pièce : Benjamin Walter est à découvrir jusqu'à demain, samedi 14 novembre, au Théâtre de Vanves puis en tournée.

Mais qui est Benjamin Walter ? Un auteur trentenaire, dramaturge et parolier. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Pourtant il semble bel et bien exister tant les détails apportés sur sa vie, sur son œuvre sont précis et circonstanciés ... Ce fameux Benjamin Walter s'est évanoui dans la nature, laissant ses proches sans nouvelles. Frédéric Sonntag entreprend de partir à sa recherche à travers l'Europe et décide de faire de son enquête un documentaire de théâtre. D'Helsinki à Bilbao en passant par Prague, Sonntag suit les traces laissées par Benjamin Walter tandis qu'à Paris, sa troupe commence à créer un spectacle sur la fuite de cet auteur à partir des éléments trouvés.

La mise en abîme est bien trouvée : créer un spectacle à partir de la création d'un spectacle sur un auteur imaginaire disparu alors qu'il s'était lancé sur la piste d'auteurs réels, en vrac : Brecht, Kafka, Baudelaire. On est troublé : les comédiens jouent leur propre rôle (et incarnent à tour de rôle celui de Frédéric Sonntag), la réalité se mêle à la fiction sans que l'on ne sache plus ce qui est vrai et ce qui est faux. Dans son enquête, Frédéric Sonntag interroge ceux qui ont croisé Benjamin Walter au travers de l'Europe. Leurs interviews projetées en vidéo et en langue originale renforcent l'impression de véracité, tout comme ces photos prises au long du périple.

On retrouve aussi ce qui nous avait séduits dans George Kaplan : le don de Frédéric Sonntag pour restituer avec un grand réalisme les discussions au sein d'un groupe en train d'élaborer un projet. Comment les voix dissonantes se font entendre dans un collectif, comment des idées farfelues peuvent s'exprimer, comment naît et évolue la discussion. Cet aspect-là de son œuvre me fascine.

La construction de la pièce n'est pas sans rappeler celle du Porteur d'histoire ou du Cercle des illusionnistes d'Alexis Michalik : on est sur la piste de quelqu'un, lui-même sur la piste de personnages historiques, les scènes sont comme des poupées gigognes. Mais là où Michalik faisait appel à des notions grand public, Sonntag cite des références extrêmement littéraires, Brecht et Kafka, nous le disions plus haut, mais aussi Deleuze, cité à tout va jusqu'à l'autodérision.

Cette quête mènera-t-elle quelque part ? Est-il au final important de retrouver Benjamin Walter ou bien s'agit-il simplement de se perdre soi-même sur sa piste pour mieux se retrouver ? On est pris comme dans un tourbillon. On perd même un peu pied, d'autant que le spectacle est très (trop ?) long ? L'effort demandé aux spectateurs pour suivre ce fil d'Ariane est important, tous ne pourront à mon avis pas s'y plier... Benjamin Walter est ainsi une construction intellectuelle formidable, mais une pièce qui ravira plutôt un public averti.



Le 3 novembre 2015 par Corinne Baret

Nancy : les frères Sonntag à la Manufacture

Ils ont débarqué du TGV de Paris, hier, à 16 h. Et se sont aussitôt retrouvés au théâtre de la Manufacture.

Les frères Sonntag ont une bonne raison de venir passer la semaine « chez eux » : « Benjamin Walter », la pièce écrite par Frédéric jouée par Jérémie est à l'affiche jusqu'à samedi dans la salle nancéienne. « On est déjà revenus ici en mai 2014 pour la précédente création "George Kaplan". C'est très émouvant d'être programmés dans un lieu où on a eu nos premiers souvenirs de spectateurs », s'exclament les frangins devenus parisiens, assis dans les fauteuils rouges pendant que l'équipe technique installe les décors et règle les éclairages.

« C'est important pour nous de venir à Nancy parce qu'on a commencé là. On rêvait de présenter nos pièces dans notre ville. »

« Un tour au parc Sainte-Marie et à la piscine »

Tous deux ont toujours été fous de théâtre. De 7 à 18 ans, Jérémie fréquente les cours de Michèle et Daniel Benoît à la Cuvette rue de Mon-Désert. « C'est là que j'ai goûté à la magie de la scène », se souvient le benjamin.

« Et moi j'ai très vite eu envie d'écrire », enchaîne Frédéric qui, à 17 ans, signe son premier texte « Entrez y'a de la lumière » joué la même année à Avignon. « On a commencé ensemble mais on a eu ensuite des chemins divergents », sourient les complices qui n'ont pas fait les mêmes écoles et ont créé chacun leur compagnie même s'ils se retrouvent ensemble dans plusieurs pièces.

Jusqu'à dimanche, les fils Sonntag ont prévu de travailler, se reposer un peu chez leurs parents parce que la pièce jouée depuis début octobre dure 3 heures 10 avec une équipe de 10 personnes sur le plateau. « Mais c'est sûr, on ira faire un tour au parc Ste-Marie, à la piscine Thermal, au Caméo. » Autres scènes chargées d'émotion.



Le 22 octobre 2015

Benjamin Walter - Présentation par Frédéric Sonntag

<https://www.youtube.com/watch?v=dgZaFLd8o6s>

The image shows a screenshot of a YouTube video player. At the top left is the YouTube logo with 'FR' next to it. To the right is a search bar. The main video area shows three men sitting on a stage. The man on the left is speaking into a microphone. The man in the middle is looking towards the speaker. The man on the right is partially visible. Below the video is a control bar with play, next, volume, and progress indicators (0:11 / 2:49). At the bottom of the player is the video title: 'Benjamin Walter - Présentation par Frédéric Sonntag'.

Le Bien Public - Dijon Ville

Le 16 octobre par Guillaume Malvoisin (CLP)

Totems et tabou

Renoncer, est-ce se mettre en échec ou est-ce s'offrir la possibilité ultime de sauver une part de soi ? On pourrait ramener, sans offense à la troupe ferrailant trois heures durant au Théâtre Dijon Bourgogne, Benjamin Walter, la pièce, à cette question sibylline magnifique qui la traverse. Elle lève un tabou actuel, la fuite serait une lâcheté honteuse. Le metteur en scène, Frédéric Sonntag, prend le contre-pied philosophique de l'actualité et trace au Parvis Saint-Jean un voyage initiatique fort qui le mène de Paris à Helsinki puis à Lisbonne.

Son enquête littéraire dessinée avec l'urgence dont on trace des labyrinthes s'affiche d'emblée avec une intelligence brillante et une logique virtuose aux commandes. La forme est forte de sa capacité à l'auto-vertige.

Benjamin Walter, le personnage, a renoncé à écrire, puis finalement à apparaître aux siens et au reste du monde. Il se fonde dans son idée de sauver la pensée en l'inscrivant sur les murs de l'Europe. Reste le désir tenace d'un ami à le retrouver et à convoquer la puissance d'invention de sa troupe de comédiens pour enquêter, toute entière occupée à manipuler les citations d'auteurs, les hyperliens filmiques, les références culturelles. Colombo tutoie Wim Wenders, Kafka fait les Chœurs d'un post-rock emprunté aux premiers Mogwai et Brecht défie Pessoa. Parmi de très nombreux autres. Et ceci, sans effacer la très belle fragilité assumée de la troupe au travail, fait de Benjamin Walter, la pièce, un spectacle, monocorde et initié, où les pesants totems finissent par imposer à Benjamin Walter, le personnage collectif, de rester à l'ombre. Leur ombre seule.

Le Bien Public - Dijon Ville

Le 13 octobre 2015

LE BIEN PUBLIC - ARTS ET LOISIRS
MARDI 13 OCTOBRE 15**THEATRE.** Frédéric Sonntag met en scène Benjamin Walter au Théâtre Dijon Bourgogne.

Élémentaire mon cher Walter

Miroir. Le nom du héros de cette enquête est le reflet inversé de celui du philosophe qui l'a beaucoup inspiré. **Neuf.** C'est le nombre de comédiens occupés à cette enquête dont Emmanuel Verité, artiste associé au TDB.

Nous avons rencontré Frédéric Sonntag, metteur en scène-enquêteur parti à la recherche d'un auteur-puzzle disparu sans raison apparente.

Comment avez-vous appris cette disparition ?

« Ce sont des amis communs qui m'ont averti. Benjamin ne donnait plus de nouvelles. »

Est-ce ce qui a déclenché votre enquête ?

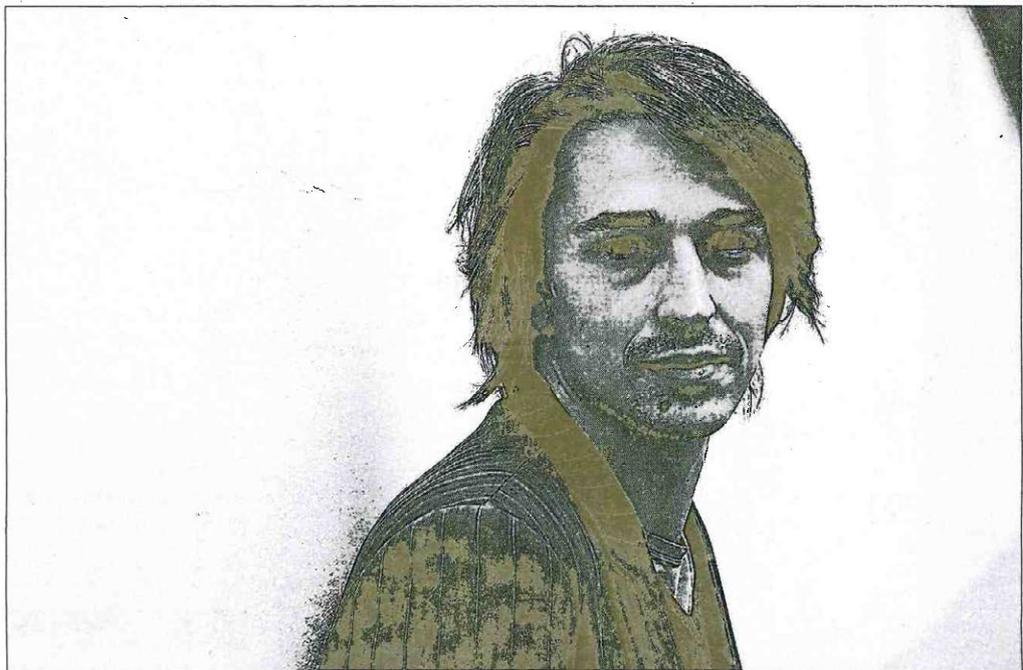
« Oui. C'est l'absence. Plus encore, c'est l'absence de raison. Benjamin avait renoncé à écrire un peu avant de disparaître. C'est à la fois ce renoncement et la disparition qui provoquaient chez moi un besoin de réponse. Il s'est trouvé que je montais un spectacle dont le producteur principal s'est désisté en me demandant de lui raconter une histoire vraie. Je lui ai proposé ce projet sur Benjamin Walter. »

Ce portrait semble un puzzle inventé en direct du plateau.

« J'ai retranscrit l'expérience que j'ai vécue. La pièce raconte à la fois l'enquête menée par mon double scénique et comment les comédiens s'accommodent de toutes ces petits morceaux récoltés. »

Le genre au théâtre n'est pas vraiment reconnu comme il peut l'être en littérature ou au cinéma. Vous faites cependant une sorte de polar théâtral.

« J'ai souvent aimé recourir à des genres de littératures mineures. C'est l'occasion de se réapproprier leurs codes. Par exemple, ici, j'utilise le roman policier et j'en profite pour filer



Frédéric Sonntag a écrit et met en scène Benjamin Walter au Parvis Saint-Jean à Dijon du 13 au 18 octobre 2015. Photo SDR

« Ici, j'utilise le roman policier et j'en profite pour filer sur une sorte d'essai sur la littérature. »

sur une sorte d'essai sur la littérature. J'aime bien mixer certaines choses qu'on ne mettrait pas forcément ensemble. Benjamin Walter, c'est un mix de théâtre documentaire, de roman policier et d'autofiction. »

Le théâtre documentaire nécessite de trouver voire de fabriquer des preuves. Quelles sont-elles ?

« Il y a des textes écrits par Benjamin, des vidéos témoignages, des photos prises pendant l'enquête. Mais la capacité actuelle absolue d'enregistrer le réel peut-elle tout nous apprendre de la

vérité d'un fait passé ? Rien n'est moins sûr. Vient alors la question de la trace. »

« Une identité est forcément multiple »

Vous parliez du renoncement, qui n'est pas une notion très populaire ces temps-ci.

« Je le vois comme une façon de repartir à zéro, sans vouloir faire un jeu de mot, comme une façon de renoncer. Je ne le vois pas comme un échec. »

Nous parlions de disparition. Au cinéma, pour disparaître un corps se met en

mouvement, sors du cadre. Mais au théâtre, qui est un art du vivant ?

« La figure phare au théâtre reste le fantôme. La disparition est là, dans ce corps absent. Benjamin Walter n'est jamais là. Le théâtre est très doué pour raconter l'absence au présent. Ce qui est moins évident, contrairement au cinéma, oui, c'est le récit du voyage. L'image et la musique nous permettent alors de mettre en mouvement notre récit. »

Nous avons vu à Théâtre en Mai en 2013 Sous Contrôle, où la sécheresse froide glaçait les sens. Ici vous êtes plus florissant comme s'il fallait donner le tournis au spectateur.

« Non, je ne crois pas. Une

identité est forcément multiple. Pour la mettre en récit, il faut être le plus complexe possible. Il s'agit également d'une histoire à plusieurs niveaux : Benjamin Walter, mon double qui fait cette enquête et le groupe d'acteurs qui travaille ce projet sur scène. Ces trois histoires se croisent, se chevauchent au fil du projet de Benjamin qui va se découvrir et livrer ses vérités. »

**PROPOS RECUEILLIS PAR
GUILLAUME MALVOISIN**

◊ Du mardi 13 au samedi 17 octobre au Parvis Saint-Jean à Dijon. Tous les jours à 20 heures sauf vendredi à 18 h 30 et samedi à 17 heures. Tarifs de 5,50 à 20 €. Tél. 03.80.30.12.12.

Le Bien Public - Dijon Ville

Le vendredi 02 octobre 2015

LE BIEN PUBLIC – ARTS ET LOISIRS
VENDREDI 16 OCTOBRE 15

THÉÂTRE

Totems et tabou

CRITIQUE
GUILLAUME MALVOISIN (CLP)

Renoncer, est-ce se mettre en échec ou est-ce s'offrir la possibilité ultime de sauver une part de soi ? On pourrait ramener, sans offense à la troupe ferrailant trois heures durant au Théâtre Dijon Bourgogne, *Benjamin Walter*, la pièce, à cette question sibylline magnifique qui la traverse. Elle lève un tabou actuel, la fuite serait une lâcheté honteuse. Le metteur en scène, Frédéric Sonntag, prend le contre-pied philosophique de l'actualité et trace au Parvis Saint-Jean un voyage initiatique fort qui le mène de Paris à Helsinki puis à Lisbonne.

Son enquête littéraire dessinée avec l'urgence dont on trace des labyrinthes s'affiche d'emblée avec une intelligence brillante et une logique virtuose aux commandes. La forme est forte de sa capacité à l'auto-vertige.

Benjamin Walter, le personnage, a renoncé à écrire, puis finalement à apparaître aux siens et au reste du monde. Il se fond dans son idée de sauver la pensée en l'inscrivant sur les murs de l'Europe. Reste le désir tenace d'un ami à le retrouver et à convoquer la puissance d'invention de sa troupe de comédiens pour enquêter, toute entière occupée à manipuler les citations d'auteurs, les hyperliens filmiques, les références culturelles. Colombo tutoie Wim Wenders, Kafka fait les Chœurs d'un post-rock emprunté aux premiers Mogwai et Brecht défie Pessoa. Parmi de très nombreux autres. Et ceci, sans effacer la très belle fragilité assumée de la troupe au travail, fait de *Benjamin Walter*, la pièce, un spectacle, monocorde et initié, où les pesants totems finissent par imposer à Benjamin Walter, le personnage collectif, de rester à l'ombre. Leur ombre seule.



Le 5 octobre 2015

Avec Benjamin Walter, Frédéric Sonntag franchit un cap

Présenté lundi et mardi soir au Théâtre, la pièce emmène le public dans un voyage rempli de surprises, sur les traces d'un auteur disparu.

Pour l'auteur et metteur en scène Frédéric Sonntag, Benjamin Walter « représente une étape importante ». D'abord, parce que ce nouveau spectacle représente près de deux années de travail. Ensuite, parce qu'il est le deuxième volet de sa trilogie Fantôme, entamée avec George Kaplan. Enfin, parce qu'en termes de technique et d'écriture, « il représente une forme d'aboutissement, une synthèse de mes cinq dernières années ».

« Je parle pas mal de moi »

Pour l'occasion, Frédéric Sonntag a choisi de s'éloigner des formats traditionnels et de développer une oeuvre plus qu'ambitieuse. Benjamin Walter explore autant la notion de renoncement que le rôle de l'écriture, en passant par notre manière de percevoir la réalité et l'influence de la technologie. « Il y a aussi une grosse part d'autofiction, avoue l'auteur. C'est une création très personnelle où, au final, je parle pas mal de moi. »

Un véritable florilège de questionnements, porté par une quête centrale beaucoup plus linéaire. « Pour rester lisible, il s'agissait d'avoir un cadre bien identifié. Ici, la recherche d'un écrivain disparu nous balade à travers l'Europe et emprunte beaucoup aux codes du roman policier. » Suspense, humour... le spectacle, long de trois heures, veut faire réfléchir mais n'oublie pas pour autant de tenir le public en haleine.

À ceci près que l'enquête elle-même fait l'objet d'une mise en abîme, puisque l'on assiste en fait à la création d'une « pièce dans la pièce » par une troupe... jouée par les comédiens de Frédéric Sonntag. Vous suivez ? « Le but n'est pas d'égarer les spectateurs, assure le metteur en scène. Simplement, j'aime bien l'idée qu'il faut parfois accepter de se perdre pour mieux trouver. »

Côté technique, Benjamin Walter étonne encore une fois par sa richesse : un gros travail a été réalisé pour coordonner le jeu des acteurs, les séquences vidéo et une musique jouée en direct. « J'ai vraiment l'impression d'avoir franchi une étape, souffle Frédéric Sonntag. Je pense que je ne travaillerai plus de la même manière après. »



Le 30 septembre 2015

Répétition publique pour Benjamin Walter

Deux années de travail pour Frédéric Sonntag et son équipe sont sur le point d'aboutir au théâtre d'Alençon.

Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène du spectacle, et son équipe apportent les dernières touches et retouches à leur nouvelle création, Benjamin Walter, avant la première qui aura lieu lundi prochain.

Dans l'intervalle, une répétition publique d'une heure est prévue jeudi. Elle ne sera pas de trop, tant le spectacle s'annonce ambitieux dans le fond comme dans la forme.

Benjamin Walter dure trois heures environ. Une longueur inhabituelle, mais nécessaire selon Frédéric Sonntag pour « donner sa pleine dimension à un voyage qui nous emmène sur les traces d'un auteur disparu ».

Très linéaire, l'enquête emprunte beaucoup au roman policier et sert de point de départ à des questionnements beaucoup plus ouverts : « On interroge le rôle de la littérature, la notion de renoncement, et même la manière dont chacun constitue sa réalité. »

La mise en scène s'y prête parfaitement. Mêlant théâtre et vidéo, elle multiplie les mises en abîme et joue avec nos perceptions. Sonntag affirme pourtant « ne pas vouloir égarer les spectateurs. Au contraire, je leur propose de lâcher prise et de partir avec nous dans cette quête un peu étrange. »